

# LES DAVID, IMPRIMEURS-LIBRAIRES À AIX-EN-PROVENCE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR

GILLES EBOLI  
*licencié ès lettres*

---

## AVANT-PROPOS

Les archives d'imprimeurs-libraires, rares pour l'Ancien Régime, sont d'autant plus précieuses qu'elles offrent un poste d'observation original de la vie du livre. Registres et pièces comptables rendent compte d'activités variées (édition, diffusion, bibliophilie le cas échéant), au contact des producteurs comme des consommateurs, parfois quantifiables ; correspondances et papiers personnels font découvrir, de l'intérieur, un petit monde singulier, entre négoce et culture, souvent éclairé.

Remarquables par la richesse des témoignages écrits qu'ils ont laissés, les David, établis à Aix-en-Provence de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution, constituent un bon exemple de ces professionnels provinciaux.

---

## SOURCES

Les témoignages de l'activité de la famille David se trouvent aujourd'hui conservés dans deux dépôts principaux : à la Bibliothèque municipale Méjanès d'Aix, le fonds David correspond aux manuscrits 1793 à 1799 et 1988 à 1998 ; à celle de l'Arsenal de Paris, la collection Émeric-David comprend cent dix-huit volumes (mss. 5872-5989), tous ne concernant pas directement notre étude. Parmi les documents utilisés, il faut distinguer les registres qui ont pu donner lieu à une exploitation statistique : ainsi le livre de comptes de la librairie (1734-1784) contient les commandes aux libraires provinciaux et étrangers (Méjanès, ms. 1793) ; le livre de vente pour les années 1735-1738 recense tous les livres débités par la boutique avec indication des prix (Méjanès, ms. 1794) ; et le « journal » d'Émeric-David (de 1785 à l'an III) enregistre les achats effectués à crédit et mentionne le nom des débiteurs (Méjanès, ms. 1795). Le manuscrit 5952 de l'Arsenal, intitulé *Vente de livres 1758 à 1793*

concerne plus particulièrement la bibliophilie. Les deux fonds de la correspondance, familiale et professionnelle (Arsenal, mss. 5979-5985 ; Méjanès, mss. 1989-1994) abondent en renseignements : lettres du marquis de Méjanès (Méjanès, ms. 1992) et de l'abbé Rive (Arsenal, ms. 6392) à Joseph II David. Signalons pour leur intérêt exceptionnel les carnets de voyages d'Émeric-David en Italie (1780-1781, Arsenal, ms. 5946) et à travers la France typographique (1787, Arsenal, ms. 5947).

Enfin, d'utiles compléments ont été trouvés à la Bibliothèque nationale (nouv. acq. fr. 10607 : lettres de libraires étrangers et de clients) et aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône : fournitures et impressions pour l'Intendance, 1745-1790 (C 3437 à 3441), et pour les États de Provence, 1771-1790 (C 791). Une référence s'imposait, étant donné le caractère similaire des sources quantitatives, celle du Grenoble des libraires Nicolas étudié par Henri-Jean Martin.

---

## INTRODUCTION

Citoyens discrets de la «république des lettres», les imprimeurs-libraires provinciaux du XVIII<sup>e</sup> siècle n'en ont pas moins joué, localement, un rôle important dans la communication écrite et la circulation des idées. Leurs presses font connaître les œuvres d'écrivains ou les actes de pouvoirs régionaux ; leur boutique répond aux curiosités plus larges des lecteurs. Un thème dominant, celui de la diffusion, sinon des Lumières, du moins de la culture parisienne en province, peut servir de fil conducteur dans l'exploitation de sources très diversifiées. En effet, en cours de période, les activités proprement éditoriales des David s'effacent progressivement devant la redistribution d'écrits le plus souvent élaborés dans la capitale. Dès lors, trois interrogations orientent la recherche. La première porte sur le contexte : mesurer la distance Paris-Aix et ses variations, envisager les fonctions et la composition sociale de la ville et dresser un rapide inventaire des équipements culturels, c'est en quelque sorte effectuer l'étude préalable d'un marché provincial. Dans un deuxième temps, la maison David elle-même est à considérer en tant que canal de diffusion. Dirigeant le principal établissement aixois, la famille connaît une ascension sociale régulière qui l'intègre finalement au monde des notables, alors même que les incertitudes pesant sur l'exercice du métier d'imprimeur imposent une reconversion vers la librairie, moderne puis ancienne. Enfin, la consommation locale se laisse approcher à deux dates différentes : en 1737

d'abord, année pour laquelle les ventes globales de la boutique indiquent les besoins et les choix de l'ensemble, anonyme, des clients ; à la fin de l'Ancien Régime ensuite, avec l'entrée en scène, dans la documentation, d'une partie des lecteurs.

---

## PREMIÈRE PARTIE

### UN CONTEXTE PROVINCIAL

---

#### CHAPITRE PREMIER

PARIS-AIX (1661-1789)

Au même titre que les autres provinces du royaume, la Provence connaît sous le règne de Louis XIV un double mouvement de centralisation politique et de mise à distance culturelle. Tandis que le roi installe à Aix des dynasties d'intendants et ravale les États au rang d'assemblée soumise, s'élabore dans les milieux lettrés de la Ville et de la Cour une image du Provençal, bientôt dégradée en stéréotype dévalorisateur, mettant en jeu un être grossier et sans culture. Un moment hésitantes, les élites locales se rallient aux idées de retard et de nécessité d'un rattrapage du modèle parisien que tentent de diffuser les académies, alors que la littérature régionale, après avoir jeté ses derniers feux à l'ère baroque, entre en décadence.

Paradoxalement, les signes les plus évidents de rapprochement de la capitale sont à chercher dans la remise en cause du modèle lui-même. Passé 1750, à l'heure de l'effacement de l'Intendance au profit d'États bientôt rétablis, les Provençaux éclairés redécouvrent leur langue, encore vivace, réinterprètent leur histoire, adhèrent aux théories provincialistes. Manifestations ambiguës que la Révolution dissipera jusqu'au Félibrige, mais qu'a rendues possibles la prise en compte par la culture provençale de nouvelles lumières, venues de Paris.

Les voyageurs quant à eux, de plus en plus nombreux en quête d'exotisme méridional, laissent pour Aix l'image d'une ville animée et brillante. Séduits par un espace architectural prestigieux et savant, ils rencontrent une bonne société polie et cultivée, parfois érudite et collectionneuse. Certains d'entre eux, au regard moins pressé, dénoncent un manque certain de dynamisme dû aux liens étouffants qui font étroitement dépendre la cité de ses fonctions.

## CHAPITRE II

## FONCTIONS ET SOCIÉTÉS À AIX-EN-PROVENCE

Ville de parlement et d'intendance, siège d'archevêché, de gouvernement et d'université, Aix, capitale provinciale, doit beaucoup aux institutions qui façonnent sa population comme son architecture. Sur les trente mille habitants qu'elle compte tant bien que mal au XVIII<sup>e</sup> siècle, un bon nombre gravite autour du palais, cœur d'une cité dépourvue d'importantes activités productives : grands magistrats de robe, mais aussi avocats, procureurs, une foule de praticiens et de notables qui font inscrire leur nom sur l'almanach (mille personnes environ) et rapprochent Aix, socialement, des meilleurs sites académiques. Ils constituent en fait la clientèle traditionnelle des libraires.

Loin de la mobilité baroque, cette société se fige en une stricte hiérarchie : forts contingents nobiliaires et ecclésiastiques, absence de «relais bourgeois», en fin de compte blocages et pesanteur sociale que bouleversent certains événements marquants. Pour leurs retombées culturelles, il faut retenir aussi bien la longue crise janséniste qui enfievre les Aixois lors du procès Girard-Cadière (1731) ou lors de la condamnation des jésuites (1761-1765), que la violence des passions que déclenche 1789. Plus profondément, de lentes évolutions affectent les mentalités, qui transforment pratiques religieuses et associatives dans le sens d'un abandon des formes anciennes et d'une laïcisation des attitudes.

## CHAPITRE III

## LES ÉQUIPEMENTS CULTURELS

Préalable incontournable, l'alphabétisation. Rejetés au sud de la ligne fatidique Saint-Malo-Genève qui marque le départ de la France ignorante, les Provençaux ne brillent guère par leur capacité à signer. Aix fait ici figure de capitale savante grâce à un bon équipement primaire (Écoles chrétiennes), sans toutefois dépasser des taux plutôt médiocres (35 % des hommes et 15 % des femmes signent leur acte de mariage en 1700, 46 % et 27 % en 1789). Par ailleurs, le collège Royal-Bourbon, pièce maîtresse du système éducatif des notables et tenu par les jésuites, oriente durablement savoirs et curiosités, d'une manière souvent novatrice et plus peut-être que l'Université. Après l'école, le petit monde cultivé doit longtemps s'en remettre à des structures privées, bibliothèques ecclésiastiques, collections et salons robins. Ce n'est qu'à l'âge néo-classique que de nouveaux venus modifient ce cadre étroit : la ville s'apprête enfin à ouvrir une bibliothèque publique (marquis de Méjanès), accueille une troupe de théâtre permanente, voit paraître son premier

journal doublé d'un cabinet littéraire. Parallèlement, la société d'agriculture et surtout les loges maçonniques élargissent le cercle éclairé, mais sans provoquer de rupture fondamentale.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE À AIX AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE: AUTOUR DES DAVID

---

Malgré un contexte somme toute favorable, Aix-en-Provence n'a jamais occupé, dans la géographie typographique provinciale, une place comparable à celle de Lyon ou Rouen. Les premières presses n'arrivent qu'assez tardivement (fin XVI<sup>e</sup>) et ne connaissent pas par la suite de développement notable. En fait, la ville ne compte pas plus de deux à quatre ateliers établis en permanence, un seul traversant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, celui des David.

#### CHAPITRE PREMIER

##### LA FAMILLE DAVID

En 1593, Jean Tholosan, maître lyonnais lié aux Pillehote et travaillant occasionnellement pour Pierre Landry, propose ses services aux consuls aixois. L'offre, acceptée, n'est exécutée qu'en 1597-1598. Tholosan monte alors dans la capitale provençale deux presses, qui se réduisent bientôt à une seule, chargée des impressions administratives aux gages de 150 livres par an. Une quinzaine d'années plus tard, il marie sa fille à un compagnon, lyonnais lui aussi, Étienne David, qui lui succède à la tête de l'atelier (1628) avec des appointements réduits de moitié. Débuts modestes mais prometteurs car inscrits dans le mouvement conquérant du français parmi l'élite provençale. C'est, en effet, à leur culture française que le couple Tholosan-David doit la protection du groupe des lettrés réunis autour de Malherbe et Peiresc, qui lui assure de lucratifs monopoles d'impressions (du roi, du clergé, de la ville...).

Cependant, peu à peu «provençalisés» par le milieu, les héritiers (Charles David, 1623-1691, Joseph I, 1674-1737 et ses trois fils : Esprit, 1709-1783, Antoine, 1714-1787 et Joseph II, 1730-1784) laissent ce capital initial s'effriter. De nouveaux investissements s'avèrent nécessaires après 1730 et Joseph I envoie ses enfants à Paris où langue et métier sont réappris dans le sens d'une plus grande distinction. Signes de cette évolution, les passages d'Antoine de l'exploitation des bastides familiales à l'étude agronomique (il est membre de la société d'agriculture créée en

1778) et de son frère Joseph II de la librairie à la bibliophilie, avant la collection d'estampes et de pierres gravées réunies dans un cabinet réputé. Parallèlement, une gestion bourgeoise du patrimoine dirige les bénéfices dégagés de l'exercice professionnel vers la terre plutôt que l'atelier. Au cours des années 1780, quand s'éteint la lignée directe issue d'Étienne, les David se trouvent à la tête d'une solide fortune (80 000 à 120 000 livres) qui les place au seuil du monde des notables avec lesquels des contacts gratifiants (mariages, amitiés) sont noués.

Toussaint-Bernard Émeric-David (1755-1839), un neveu à qui est confiée la direction de la maison en 1785, franchit le pas. Philosophe épigone de Jean-Jacques Rousseau, voyageur sur la route du rituel «grand tour» en Italie (1780-1781), il se lance, de retour à Aix, dans le débat politique. Fervent adepte de la Révolution, bourgeoise et censitaire seulement, il parvient en 1791 à la mairie de sa ville. Pourchassé sous la Terreur pour modérantisme, il se réfugie à Paris et y entame une seconde carrière. Comme notable, il devient membre du Corps législatif en 1809 ; historien de l'art, il est ensuite élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1816), couronnement d'une longue et régulière ascension familiale.

## CHAPITRE II

### L'IMPRIMERIE

La mise en place progressive d'une administration locale du livre, après l'arrêt de 1704 qui limite à deux le nombre des places (quatre en 1739, cinq en 1778), s'effectue sous le contrôle de l'intendant et tout à l'avantage des familles installées. L'atelier des David, retenu au début du siècle, bénéficie alors d'une sorte d'officialisation qui rend sa transmission automatique malgré l'organisation systématique de concours après 1770. Les David se conforment cependant strictement à la réglementation en vigueur (code de la librairie, 1723-1744) ; ils tiennent à acquérir les «qualités requises» par l'apprentissage dans l'officine paternelle ou par un stage parisien. Saisie à travers les méthodes utilisées (*Science pratique de l'imprimerie* de D. Fertel, 1723) ou le tour de France initiatique accompli par Émeric-David (1787-1788), apparaît une culture professionnelle vaste et complexe : papiers, caractères, presses, mais aussi techniques de la reliure, de l'édition, géographie et institutions du marché typographique entrent dans la compétence du maître, forgée avant tout par l'expérience.

Forts de ce savoir, les David dirigent un atelier que les enquêtes du XVIII<sup>e</sup> siècle nous montrent relativement bien équipé. Vers 1700, il comprend six presses (trois montées, une en taille-douce) et dix-huit fontes dont une de caractères grecs et quelques paquets d'hébreu. À la même époque, les établissements parisiens ne font pas beaucoup mieux.

Toutefois, il faut noter, outre le petit nombre de compagnons employés pendant les saisons creuses, la stagnation et le vieillissement de ce matériel qui ne sera renouvelé qu'à la veille de 1789.

C'est que jusqu'à ce terme, les presses David ne servent guère qu'aux impressions administratives (roi, Intendance, États, ville ; le clergé est perdu vers 1720-1730 pour cause de jansénisme). Travail routinier et sans surprise, mais qui ne laisse pas d'apporter au chercheur de précieux indices relatifs aux efforts de communication des diverses administrations et aux David de substantielles marges bénéficiaires. Bon an mal an, 2 000 à 4 000 livres parviennent ainsi dans la caisse de la maison, source de sécurité mais encore d'absence d'initiatives éditoriales.

De fait, la production imprimée aixoise, plutôt soutenue au <sup>XVII</sup><sup>e</sup>, marque nettement le pas au siècle suivant. La politique royale, de Colbert à l'abbé Bignon, comme la concurrence avignonnaise peuvent être invoquées mais, en fait, les premiers signes de faiblesse se placent dès la décennie 1690-1700. Prend alors fin dans ce domaine une vitalité baroque qui voyait les lettrés provençaux confier pièces de poésie ou de théâtre, traités historiques, médicaux ou dévots aux imprimeurs du cru. Parmi ces derniers, les David, tout en se réservant les deux tiers du marché, subissent la même évolution et l'on constate après 1700 une sorte de fonctionnarisation : les commandes les plus importantes viennent du palais ou des États et seules de grandes affaires (procès Girard-Cadière, condamnation des jésuites, discours de Mirabeau) permettent à la maison d'expédier des balles vers Paris, Rennes, Lyon, Toulouse, Dijon, etc.

La situation se modifie-t-elle après 1768 (investissement d'Avignon) et 1777 (nouvelle règle du jeu éditorial) ? Une volonté de redémarrage se manifeste en tout cas avec Émeric-David qui multiplie les projets, remplace l'antique matériel par une presse (à un coup) et des caractères (Didot) de modèle récent. Force est pourtant de conclure à la vanité de ses efforts : l'inexpérience du maître, le coup d'arrêt marqué par 1789, surtout l'exiguïté du marché local et les possibilités financières que suppose l'entreprise maintiennent les ambitions provinciales dans des bornes assez étroites. Reste de cette tentative malheureuse un document exceptionnel, le cahier de notes tenu par Émeric au cours de son voyage de 1787-1788, véritable « banque de données » sur les métiers du livre à la veille de la Révolution.

### CHAPITRE III

#### LA LIBRAIRIE

La production locale du livre devenant de plus en plus aléatoire, les David se tournent vers sa redistribution, redonnant vie à partir de 1735 à leur commerce de librairie jusque là délaissé. Après un apprentis-

sage parisien de deux ans, Esprit ouvre à Aix une nouvelle boutique au coin du palais. Joseph II y ajoute, après 1760, un cabinet de livres « rares et curieux » réservé aux bibliophiles. Grâce à des protections haut placées et à la faveur du laxisme patent des autorités qui lèvent toute hypothèque réglementaire (contrefaçons, ouvrages interdits), les deux frères, d'un métier consommé, parviennent à fixer une clientèle souvent distinguée et pas seulement aixoise : à la fin de l'Ancien Régime, c'est de toute la Provence et même de Corse qu'on s'adresse à eux. À l'inverse, un deuxième espace commercial, celui des commandes, se dessine à travers le livre de comptes réservé aux libraires (non parisiens malheureusement), tenu de 1735 à 1785. Espace qui fonctionne à sens unique (vers Aix seulement) et privilégie nettement la capitale (60 à 70 % en valeur) : succès donc de la politique royale, mais qui a son double revers avec le recours aux presses hollandaises (Savoye à Utrecht) et genevoises (Cramer et Bousquet) ou aux contrefaçons avignonaises et lyonnaises. En évitant un trop grand schématisme, chaque fournisseur offrant un éventail assez large de titres, une typologie s'esquisse toutefois : les nouveautés viennent de Paris, les livres jansénistes de Hollande, ceux de Voltaire ou du marquis d'Argens de Genève, David pouvant tout aussi bien s'adresser, pour les succès confirmés de théologie et belles-lettres, aux grossistes d'Avignon ou de Lyon (par ailleurs spécialisés avec Valfray dans la liturgie).

On observe, après 1780, un resserrement de cette géographie, effectué à nouveau à l'avantage de Paris malgré les mesures de 1777. Suivant son propre penchant, Joseph II se décharge progressivement de la librairie neuve en concentrant ses achats sur la capitale et oriente ses activités vers l'ancienne qui autorise, en outre, de plus importants profits. Dès leurs débuts, nos libraires rachètent des bibliothèques privées et revendent de « vieux livres » mais la métamorphose que connaît cette branche du commerce, avec l'institutionnalisation des ventes publiques et l'apparition de la bibliophilie, hausse la pratique au rang d'activité relevée, savante et lucrative. Ami intime de l'abbé Rive, célèbre et tumultueux bibliographe, Joseph décide d'exploiter son goût personnel et celui des amateurs, souvent proches de la monomanie. Un cabinet curieux est ouvert, les bibliothèques ecclésiastiques prospectées et des contacts établis avec l'Espagne et surtout l'Italie qui échange ses éditions incunables contre les textes latins savants et bibliques.

---

### TROISIÈME PARTIE

#### LIVRES ET LECTEURS

---



De 1735 à 1738, Esprit David reporte sur un registre particulier l'intégralité des ventes de sa librairie. L'exploitation statistique du document pour l'année 1737 donne une première mesure de la diffusion du livre : plus de deux mille sept cents articles correspondant à sept cent trente titres pour une valeur de 12 000 livres. Chiffres et investissement importants si l'on considère le milieu, semi-alphabétisé au mieux et provençalisant, l'existence de trois autres libraires exerçant à la même époque et le prix des ouvrages. Relié en basane, le volume in-folio revient, en moyenne, à près de 17 livres, 8 pour l'in-4<sup>o</sup> et un peu plus de 2 pour l'in-12, format de loin le plus répandu. Même en opposant textes d'accès réservé (droit notamment), et livrets de consommation courante (liturgie, dévotion, scolarité), les prix restent élevés, en augmentation notable par rapport au Grenoble des Nicolas.

D'après les adresses des premières éditions, ces livres sont imprimés en France (80 %, Paris écrasant la province), accessoirement à l'étranger (en Hollande dans 74 % des cas). Ils se lisent en français (83 % des titres contre 70 % à Grenoble), l'usage du latin marquant un fort recul après l'école (15 % à Aix, 27 % à Grenoble), mais non son influence par le biais des traductions. Pour les apports étrangers, traduits eux aussi et limités, l'anglais, plus récent, se détache de l'espagnol et de l'italien. L'étude des dates de rédaction ou d'édition révèle enfin que si la majorité des œuvres paraît après 1715, le siècle de Louis XIV pèse encore de tout son poids (30 % des titres).

Autre impression de pesanteur avec la distribution des titres, articles et valeurs selon la classification traditionnelle. La théologie, envahie par le couple liturgie-dévotion et la querelle janséniste, mobilise une bonne partie des intérêts (34,49 et 34 %) et domine avec le droit (10,7 et 15 %) les savoirs profanes. Il faut noter la faiblesse quantitative des sciences et arts (11,8 et 8 %), qualitative des belles-lettres (33,27 et 19 %), catégories animées par la médecine et surtout le roman, très en vogue malgré le mépris affiché pour un genre peut-être condamné officiellement, ainsi que la place originale de l'histoire dans cette culture (13,10 et 23 %), mais plus romanesque et littéraire que scientifique (succès des mémoires, absence des voyages). En fait, on retrouve des proportions et des compositions très proches de celles des livres de privilège (1724-1727), secteur conservateur par définition. L'examen des auteurs renforce cette conclusion : originaires du Nord plutôt que du Midi, mais subissant tous l'« aspiration parisienne », ces privilégiés de la vie (âge canonique au décès) appartiennent, pour les écrivains vivants en 1737, aux anciennes générations et encore majoritairement aux



structures cléricales (jésuites, oratoriens, évêques et «abbés») ou royales (académiciens, protégés). On sent à Aix ces mêmes institutions guider, après le collège ou la faculté, les achats de bon nombre de clients dont le document, riche mais non parfait, ne fait aucune mention.

## CHAPITRE II

### LIVRES ET LECTEURS AIXOIS À LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

Le «journal» d'Émeric-David permet d'identifier, de 1785 à l'an III, trois cent dix clients, réserve faite que ce nombre n'implique que les seuls débiteurs. Parmi cet effectif, la part la moins importante revient à la clientèle ecclésiastique (21 %), alors que la noblesse en représente plus du tiers (38 %) et que le Tiers-État y prédomine (41 %).

Le paysage culturel s'est profondément modifié depuis 1737. La religion subit un effondrement complet, au profit des sciences et arts qui bénéficient de l'intérêt suscité par l'*Encyclopédie* de Panckoucke. Si l'histoire rencontre le même succès qu'un demi-siècle auparavant, la littérature de voyage connaît une vogue toute nouvelle. Le domaine des belles-lettres se signale surtout par l'anglomanie, spécialement marquée en ce qui concerne le roman. Les impressions étrangères sont en progrès continu. L'augmentation des prix ne répond à d'autre critère que celui du format des volumes (hausse pour les in-folio, in-quarto et in-octavo, alors que l'in-12 reste stable).

Il est difficile d'établir un rapport entre l'appartenance sociale des clients et leurs lectures. Plus opérante serait peut-être une différenciation qui prendrait en considération, compte tenu des moyens financiers et des positions dans la société, la volonté de «distinction» culturelle chez les uns, ou le souci plus immédiat d'investissement professionnel chez les autres.

---

## CONCLUSION

À la fin de l'Ancien Régime, les modes éclairées de la capitale sont suivies de près et appréciées à Aix-en-Provence. La modernisation des lectures, les curiosités profanes l'emportant sur les préoccupations religieuses, va de pair avec le dépassement du contexte provincial, avec la laïcisation des mentalités et avec le développement des institutions de la «république des lettres». À cette transformation s'attachent l'ampleur globale de la diffusion et l'importance des investissements financiers. La prise en compte des Lumières s'est opérée cependant sans rupture véritable. Depuis ces Marseillais des années 1680 qui portaient un Évangile suspendu à leur cou, jusqu'à l'accumulation maniaque d'un marquis de Méjanès, ou jusqu'aux espoirs d'ascension sociale, fondée sur

la science bibliographique, d'un abbé Rive, la Provence du XVIII<sup>e</sup> siècle offre un large éventail de gestes et d'itinéraires très variés.

---

#### GRAPHIQUES, TABLEAUX ET CARTES

L'activité de la librairie David au XVIII<sup>e</sup> siècle est évoquée par une soixantaine de graphiques : auteurs, clientèle, ventes...

---

